

« Contrairement aux symphonies précédentes, Bruckner compose la *Huitième* joyeusement, voire dans l'euphorie. En effet, la *Septième* vient de connaître un triomphe sans précédent, le premier de sa carrière; même ses détracteurs les plus acharnés (l'éditeur Hanslick en tête) doivent reconnaître qu'il s'agit d'un chef-d'œuvre. Donc, en 1884, Anton se met au travail mais sa béatitude sera de courte durée : achevée en 1887, elle est présentée au chef d'orchestre Herman Lévi qui refuse de l'exécuter car il ne comprend rien aux nombreux feuillets de la partition. Pourtant, c'est ce même Lévi qui a conduit la *Septième* au firmament viennois. Ce refus sera tellement catastrophique pour notre « paysan du Danube » qu'il ira même jusqu'à envisager le suicide, lui, l'homme de grande foi. La retravaillant sans relâche, y passant des jours et des nuits sans sommeil, enfin, il termine son harassant labeur en 1892 (cinq ans après son premier jet!). Mais l'incompréhension de Lévi est en quelque sorte bénéfique : deux versions différentes vont se succéder directement l'une après l'autre, ce qui n'est pas le cas des autres, retravaillées parfois bien des années plus tard (la troisième, par exemple, est composée en 1873, mais sa mouture ultime date de 1890, soit à 17 ans d'écart). »

Le 18 décembre 1892, le tout-Vienne assiste médusé à ce monument gigantesque, hors proportions, indescriptible, exécuté, par un Orchestre Philharmonique au sommet de son art (il ne s'appelait pas encore Orchestre Philharmonique de Vienne). Le chef Hans Richter s'y révèle aussi sublime qu'inspiré, comme dans un état second. Dans le public, les ovations sans fin succèdent aux frissons, et les critiques, unanimes, qualifient cette œuvre de "Symphonie des Symphonies". A noter, que ce même sentiment d'hébétude se signale, en principe, par une longue pause avant les applaudissements frénétiques des auditeurs. **Hugo Wolf** écrira : "[...] une complète victoire de la lumière sur l'obscurité. Avec une force primitive, une tempête d'applaudissements se déchaînait après chaque mouvement. Bref, ce fut un triomphe plus beau qu'aucun général romain osa jamais en rêver".

Quant à l'orchestre, il est le plus important auquel Bruckner fait appel : bois par trois, trois trompettes, trois trombones, huit cors ou tuben, un tuba contrebasse, cordes en proportion. Les mouvements centraux font également intervenir, et pour la première fois dans l'histoire de la musique, trois harpes. A remarquer également l'utilisation de six timbales, au lieu des trois habituelles. Suivant les disponibilités (surtout au niveau des cordes), l'orchestre se compose ainsi de 90 à 110 musiciens.

Le *Troisième mouvement* sera le plus long *adagio* de l'histoire de la musique : presque une demi-heure. Malgré ses dimensions, il expose ses deux thèmes de façon limpide et simple : ni larmoiements, ni digressions inutiles. Des échelles, la plupart du temps constituées de gammes entières, ascendantes puis descendantes, le ponctuent, et les cordes n'ont jamais évolué avec un telle sérénité. D'ailleurs, toute cette partie s'articule autour de phrases exposées par les dites cordes auxquelles répondent cors et tubas. Elle se termine par un apaisement traduit par une gamme descendante des violons et se conclut par une note particulièrement étirée, empreinte d'une sérénité contrastant avec celle du mouvement précédent.

Sur le Quatrième mouvement : *Feierlich, nicht schnell*

L'incroyable silence qui termine l'adagio du troisième ne peut qu'être suivi d'une apogée grandiose, sommet d'où le créateur contemple son œuvre. Soutendue par des cordes *recto tono*, une sonnerie où interviennent tous les cuivres est ponctuée de martèlements brefs mais *fortissimo* des timbales. S'ensuit un apaisement joué par les cordes, d'où émerge ça et là le rappel du second thème aux cuivres, et plus spécialement des tubas et des trombones. Mais la tension va aller croissant, de manière "souterraine" au début, avant que les timbales, puis les cuivres n'interviennent à nouveau. Tout ce manège va durer pendant plus de vingt minutes. Le plus incroyable, étonnant, fascinant, réside dans les dernières mesures (en gros les trois dernières minutes) qui suivent un grand silence correspondant au " lâcher prise" du clavier d'un orgue.

